

Passage aux aveux

Albert BENSOUSSAN

Confessions d'un traître, essai sur la traduction

Presses Universitaires de Rennes, 1995

Nous voilà invités à juger sur pièces quelqu'un qui, justifiant *ipso facto* l'adage italien bien connu, se définit d'emblée comme un traître, et passe, sur 130 pages bien serrées, à des aveux complets. Acceptons l'invitation, et traduisons donc ce traducteur devant le tribunal des prud'hommes de la profession, pour voir s'il est possible de lui trouver des circonstances atténuantes aptes à lui valoir l'indulgence du jury.

Le livre versé au dossier est un ensemble d'articles et de textes de conférences précédemment parus ici ou là, comme en fait foi l'abondante bibliographie donnée *in fine*. L'auteur a donc jugé que ces textes variés avaient assez d'unité pour constituer, mis ensemble, un essai – au singulier – sur la traduction, puisque tel est le sous-titre du recueil. Ce dernier est d'ailleurs structuré de façon convaincante, en plusieurs parties cohérentes aux titres éclairants. Et il est bien certain qu'il contient, à chaque page ou presque, des réflexions nées de la vaste expérience d'Albert Bensoussan, propres à alimenter celle que tout traducteur est constamment amené à conduire sur sa périlleuse activité. Cela nous vaut, outre des exergues judicieusement choisis – « *La ludicité c'est la lucidité* », de Cortázar, ou encore, celui-ci, plus coquin, de Suzanne Jill Levine : « *The translator is female, even if she is sometimes a male* » –, quelques formules séduisantes, comme celle qui dit que « la traduction est un acte d'amour », un amour qui est seul gage de cette fidélité à laquelle doit s'engager tout traducteur. On reconnaît bien là le généreux regard que porte Albert sur les auteurs qu'il aime, mais on nous permettra de préférer, pour son efficacité, cette formule-ci : « Il [le traducteur] ne doit pas faire beau, il doit faire juste ». Si l'on admet que,

malgré les apparences, le beau et le juste ne s'excluent pas forcément, il y a là une des meilleures définitions qui soient de notre activité.

Cependant, chicanons un peu l'auteur. Autant qu'un essai sur la traduction, ce livre est une sorte d'autobiographie du traducteur qu'est depuis si longtemps – plus de 70 titres traduits – l'ami Albert, lequel nous fait part ici de ses aventures littéraires, de ses bonheurs et de ses souffrances, bref de tout ce qui fait ce tissu de mensonges qu'est, doublement, la littérature traduite. Il nous conte avec délectation ses rencontres avec ceux qu'il appelle joliment ses « trois moitiés d'orange » – toujours le sentiment –, à savoir Guillermo Cabrera Infante, Mario Vargas Llosa et Manuel Puig. Ces noms prestigieux (parmi tant d'autres), et pas seulement pour le public hispano-mane, situent d'emblée la place d'Albert dans la traduction des lettres hispaniques, hispano-américaines surtout, et son apport à leur connaissance en France. Ils font aussi de lui, et sans contestation possible, une des deux ou trois références obligées de notre corporation. Tout ce qu'il nous dit de son activité de traduction a donc l'intérêt des choses vécues par ceux qui ont côtoyé les « grands » et qui ont partagé avec eux le pain et le sel, et plus précisément ici le riz et les spaghetti spécialement préparés pour lui par certains de ses auteurs. Essai sur le traducteur, disions-nous, autant qu'essai sur la traduction. Mais peut-on écrire sur cette coupable pratique autrement qu'en la racontant, c'est-à-dire en faisant part de la sienne ? Peut-on faire de bonnes chaussures autrement qu'en observant, en apprenti attentif, les gestes et le savoir faire du maître cordonnier ? Quiconque aura fréquenté l'échoppe d'Albert aura, c'est sûr, l'assurance d'être bien chaussé.

Autobiographie, répétons-le, et ce n'est pas pour rien que l'une de ces pages s'intitule *Portrait du traducteur en jeune singe*. Belle autodérision, certes, mais on n'en affirme pas moins, dans le corps du texte, la parfaite fusion de l'auteur et de son traducteur, celui-ci se déclarant le double de celui-là. C'est bien humain, mais un peu abusif, nous semble-t-il, dans la mesure où recreation n'est pas création, et c'est toute la différence – elle est de taille – entre les deux activités. Et n'y a-t-il pas quelque paradoxe à proclamer, à revendiquer « la nécessaire modestie » du traducteur, son devoir de réserve, son « effacement » (dont s'autorisent encore bien des critiques pour le faire disparaître de leurs aimables chroniques), et à publier un livre à lui tout entier consacré ? Albert Bensoussan, comme nous tous, est un être de contradictions, qui sont chez lui à la mesure de son enthousiasme : c'est ainsi qu'il peut écrire ici que le traducteur « doit être, pour tout dire, un écrivain », et là que ce même traducteur « n'est qu'un scribe de truchement ». Il est bien vrai qu'en espagnol classique, c'est la signification du mot *escribano*.

Il reste que ce qui séduit le plus dans ce livre, c'est l'énorme sympathie qui s'en dégage. Et l'émotion. Il n'est qu'à lire l'un de ses plus beaux textes, celui qui est consacré à Laure Bataillon, laquelle est aussi la dédicataire du recueil, avec ce simple prénom qui dit bien quelle était la relation entre ces deux êtres qui ont tant fait pour la diffusion des lettres hispaniques en France et, au-delà, pour la reconnaissance du métier de traducteur. Albert nous montre avec acuité, si besoin était, à quel point Laure nous manque. C'est encore la même émotion qu'on retrouve dans les pages où sont évoqués les parents de l'auteur, et cette terre d'Algérie féconde en langages mêlés. Bref, il y a là le portrait fidèle d'un infidèle par amour, d'un traître par fidélité, et nous pouvons tous y reconnaître quelques-uns de nos traits. Tout cela dans le style foisonnant bien connu d'Albert, qui peut irriter parfois – mais certes pas autant que la quatrième de couverture (Dieu merci, elle n'est pas du fait de l'auteur), à l'outrance bien inutile – par certaines facilités de style. Avis strictement personnel et donné en toute amitié : la plume est parfois complaisante et ses effets trop appuyés. Ah la tentation du jeu de mots, de la faconde sans frein ! Mais il n'en reste pas moins que ce livre est un captivant témoignage, signé par un connaisseur, et qu'il se lit d'une traite, avec un intérêt sans cesse soutenu par l'émotion à fleur de ligne. Tout Albert est là, avec ses qualités et ses défauts, et c'est bien comme cela que nous l'aimons.

C'est donc justice d'absoudre le traître, compte tenu de ses aveux spontanés, et de ce qu'il nous dit pour sa défense. Nous verserons quant à nous un élément essentiel au dossier de cette dernière : les livres traduits par Albert Bensoussan. De même que le mouvement se prouve en marchant, c'est en traduisant qu'on parle le mieux de la traduction. Et là, Albert Bensoussan parle d'or. Dont acte.

Jean-Marie Saint-Lu